

Dancing exotique

Léon WERTH (*L'Impartial français*, vol. 1, n° 60, 16 février 1924, p. 12)

France

Léon Werth (1878-1955) est romancier et essayiste. En 1913, il manque de peu le Prix Goncourt en pour son roman *La Maison blanche*. Très proche d'Octave Mirbeau, il est l'ami de nombreux peintres et plus tard de Saint-Exupéry, qui lui dédicacera *Le Petit prince*. Il s'engage dès août 1914 dans l'infanterie où il servira pendant quinze mois avant d'être réformé pour maladie. Marqué par cette expérience, il se distingue après-guerre par des positions pacifistes et anticolonialistes, à contre-courant de son époque. Il critique également le stalinisme et le nazisme montant avant de se ranger derrière de Gaulle pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Dans l'article suivant, une description sans indulgence du public d'un dancing de Paris, l'auteur use d'une métaphore géographique en jouant sur les mots de la topographie de la ville (la rue Argentine, située entre la place de l'Étoile, et la porte Maillot dans le 17^e arrondissement) qui nous rappelle la proximité à cette époque de la musique dite de jazz avec le tango argentin, ainsi qu'une certaine vogue de l'imaginaire sud-américain. Werth s'attarde sur la mixité sociale du public des danseurs, composé de membres de l'aristocratie et d'une bourgeoisie nantie jusqu'aux milieux les plus interlopes. Une seule allusion à la musique, à la toute fin du texte, pour relever sa caractéristique principale : les musiciens sont noirs.

C'est un pays limité par la Porte Maillot la République Argentine. Petit pays, il subit l'influence des pays frontières. Il reçoit à la fois la civilisation de l'avenue de la Grande-Armée et la civilisation sud-américaine. C'est un miracle géographique qu'un si petit pays touche à des régions si éloignées dans l'espace. Et, cependant, on constate l'alternance d'un type Sud-Amérique. Mais on ne peut préciser davantage cette classification ethnique. On ne sait pas si ceux qui composent le groupe sont courtiers en autos, coureurs, voleurs de Rolls, membres d'une association de malfaiteurs tenant ses séances au Pesage ou dans une brasserie à

musique, négociants de Buenos-Aires ou « objets d'une demande d'extradition ».

Leurs compagnes ont des airs de louves. Contre quoi, contre qui ont-elles dû se défendre ? Et où ? Leurs robes semblent volées, plutôt que choisies. On croirait qu'elles ont eu tout juste le temps de regarder l'étiquette et de choisir la plus chère. Un mannequin égaré dit : « Ce n'est pas un milieu de couture ». Ces louves parlent avec un guttural accent étranger où perce un accent de fortifs. Et, tant elles ont un caractère monumental, leurs bagues ne ressemblent plus à des bijoux. Leur seule élégance est au dossier de leurs chaises : elles y ont posé leurs manteaux de fourrures. Mais cette élégance est tout près de la bête, encore.

On dirait le dancing inventé par un feuilletoniste naïf, qui voulut peindre les milieux où le monde de la « haute » touche au monde du crime. Si encore on était sûr que cette odeur de crime ne fût pas une illusion. Du moins on saurait à quoi s'en tenir. On observerait avec tranquillité, comme on contemple au cinéma un cabaret d'aigrefins. Mais, ici, notre malaise n'a point d'autre cause, peut-être qu'un contraste neuf entre le luxe et la vulgarité. Il me semble que devant moi des camelots en bombe dansent avec des filles de maison.

Hautes et larges, trois femmes, dont les robes sont lamées d'or et d'argent : leur solidarité est celle d'un groupe de cipaux¹. Mais elles sont plus théâtrales. Harnachées, cuirassées, ce sont les guerrières d'une légende ou d'une revue à grand spectacle. Décolletées, elles portent leur cuirasse à même la peau. Garde barbare. Elles s'approchent. Elles seraient vieilles, si la vieillesse comportait tant d'insolence. Maintenant je distingue, dans l'ombre de leurs vastes chapeaux en forme de casques, leurs visages en creux et coutures. Visages de vieux généraux.

Des femmes jeunes, ici et là, qui séduiraient, si l'absence totale d'expression ne donnait à leurs traits une apparence d'objet neuf et fabriqué. Leurs visages sont lisses et frais, mais à la façon du linge repassé, amidonné, placé. Et les yeux sont trop liquides. Elles bougent : elles doivent être vivantes.

¹ « Cipal » : abréviation de « municipal » pour désigner les anciens gardes municipaux. Au pluriel « cipaux ».

Voici deux étrangères : elles ne sont ni de la Pampa ni de la Porte Maillot. Elles viennent de la rue de la Paix, de la rue Royale ou de Belleville. Dans l'œil, au contour des pommettes, on découvre quelque mobilité et on ne sait quel esprit de romance. Mais aussi de lassitude et du renoncement. Elles ont été cousettes. Elles se destinent à un autre métier. Elles ne dansent qu'avec les danseurs professionnels, initiateurs, lanceurs peut-être.

Une table de famille : la mère est assise entre ses deux filles. Mais on dirait qu'elle les offre. Le groupe est serré. On ne sait pas où commencent les diamants de l'une, où finissent les diamants de l'autre.

L'inclassable couple : lui porte aux doigts des bagues en forme de serpents emmêlés, il ressemble à un garçon d'hôtel borgne, qui a mis son complet des jours de sortie. Elle, vieille blonde ravagée, porte un corsage rouge, orné de sequins, un corsage de Bohémienne. Je la reconnais : c'est le petit griffon habillé que font danser les pauvres roulottes, les saltimbanques dans les villages.

Tout près d'eux, quatre jeunes gens très longs, deux à tête de lapin, un à tête de brochet, un à tête de rat. Ils ont peut-être leur auto. Ou ils vendent de la coco.

Deux couples simplement ridicules. Par-là, moins déconcertants, plus humains : un vieux, qui pourrait être ancien comptable ou ancien ministre, remue sur la piste une grosse vieille femme, en robe noisette, aux bras de lutteur, coiffée d'un chapeau qui ressemble à ces calottes de canotier, bords arrachés, que portent les clowns. Un autre vieux, plus vieillard, un vieux sans regard, aux yeux décolorés – ses orbites semblent vides – pousse devant lui une jeune femme dont le chapeau et la robe sont semés de cabochons rouges, comme on en voit sur les cuivres des bazars algériens.

Cette femme est belle et semble dominer la foule tassée qui tangué. De sa robe noire sortent des bras pathétiques et d'une blancheur de fantôme. Son regard est féroce. C'est pour elle que je tuerai et elle me dénoncera.

L'orchestre des nègres joue un fox². Ils chantent et un coup imperceptible, sourdement, sur la grosse caisse marque le temps. Tango : les musiciens chantent un air liturgique et crapuleux sur le déroulement saccadé de la marche³. Lumières baissées. On dirait un cabaret du Klondyke au ciné. Les danseurs avancent comme des assassins fatigués.

On rêve d'un jardin dans un bourg, même d'un jardin de notaire.

² Littéralement « pas du renard », le *fox trot* fait partie des différents pas de danse imitant ceux des animaux (*turkey trot*, *horse trot*, *grizzly bear step*, etc.) qui se développent pendant la décennie 1910 sur des morceaux de ragtime. En raison de sa simplicité, le fox-trot finit par s'imposer comme la danse reine de la période 1910-1940, au point que l'étiquette en vient à désigner la majorité des morceaux joués par les jazz-bands. Musicalement, les limites du genre sont assez floues. La plupart des morceaux qualifiés de fox-trot comportent généralement une rythmique inspirée du modèle de la « pompe » du ragtime, et des mélodies (parfois en valeurs longues) comportant des rythmes syncopés. Le couple de danseurs Irene et Vernon Castle, qui ont popularisé le fox-trot à partir de 1914, attribuait l'invention de son pas de danse caractéristique à des danseurs afro-américains.

³ Le tango est une danse et un genre musical dont les origines, argentines, remontent à la seconde moitié du XIX^e siècle. Issu, comme le jazz, d'un métissage entre musiques d'ascendances africaines, latino-américaines et européennes, le tango est diffusé en Amérique du Nord et en Europe dans les années 1900 et atteint un premier apogée à la veille de la Première Guerre mondiale. Jusqu'à la fin des années 1920, il incarne avec le jazz le règne de l'Amérique (du Sud et du Nord, respectivement) sur la musique de danse (Plisson 2004).

Bibliographie

Plisson, Michel ([2001] 2004), *Tango. Du noir au blanc*, Arles/Paris, Actes Sud/Cité de la musique.